



HAL
open science

De l'emploi des dispositifs numériques par l'enseignant chercheur en SHS et de leur influence sur les usages du temps : une enquête de terrain

Nathalie Verdier, Gérard Régimbeau

► To cite this version:

Nathalie Verdier, Gérard Régimbeau. De l'emploi des dispositifs numériques par l'enseignant chercheur en SHS et de leur influence sur les usages du temps : une enquête de terrain. Temps, temporalités et Information-Communication, XXème congrès, SFSIC, Jun 2016, Metz, France. hal-02069191

HAL Id: hal-02069191

<https://hal.science/hal-02069191>

Submitted on 8 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'emploi des dispositifs numériques par l'enseignant-chercheur en SHS et de leur influence sur les usages du temps : une enquête de terrain

About using of digital devices by teachers and researchers in HSS and influence on time uses : a field survey

Nathalie Verdier, Doctorante en SIC
LERASS-CERIC, Université Paul-Valéry, Montpellier III
nathalie.verdier@univ-montp3.fr

&

Gérard Régimbeau, Professeur des universités en SIC
LERASS-CERIC, Université Paul-Valéry, Montpellier III
gerard.regimbeau@univ-montp3.fr

Mots clés : Dispositif numérique ; Enseignant-chercheur ; Expérience du temps ; Recherche.

Key words : Digital devices ; Teacher and researcher ; Time experience ; Research

Résumé

Cette contribution, basée sur quinze entretiens semi-directifs, interroge les usages des dispositifs numériques par des enseignants-chercheurs en SHS et leur conscience des temporalités. L'enquête permet de repérer trois types de relations temporelles avec le numérique dans un espace social où le travail tend à gagner sur la vie privée, notamment à cause du courriel : l'acceptation pragmatique, l'acceptation d'usage et l'assujettissement. L'investissement pour la recherche demande à être préservé voire regagné face aux autres temporalités.

Abstract

This contribution, based on fifteen semi-structured interviews, questions the uses of the digital devices by teachers and researchers in HSS and their consciousness of temporalities. The survey allows to identify three types of temporal relations with the digital technology in a social space where work tends to gain ground on private life, in particular because of the e-mail : pragmatic acceptance, acceptance of custom and subjugation. Investment for research appeals to be preserved or returned against other temporalities.

De l'emploi des dispositifs numériques par l'enseignant-chercheur en SHS et de leur influence sur les usages du temps : une enquête de terrain

Nathalie Verdier
& Gérard Régimbeau

Avec l'essor des technologies du numérique depuis plus de deux décennies, largement encouragé par les politiques d'informatisation des institutions publiques menées en France (Lasserre, Chantepie et Japiot, 2000), les pratiques professionnelles des enseignants-chercheurs sont dépendantes, comme en d'autres secteurs, d'une organisation du temps liée à des dispositifs qui semblent impliquer de plus en plus de contraintes. Comment cette appréhension, confirmée par certaines enquêtes et débats scientifiques (Aubert, 2006) et qui prend « dorénavant une acuité particulière » (Bourdaloie, 2013), s'installe-t-elle dans la vie de l'enseignant-chercheur ? Comment doit-on envisager un temps habitable en ces périodes de mutation ? Déjà fortement influencées par les contextes socio-économiques conditionnant une reconnaissance scientifique relative à l'historicité du chercheur, les logiques temporelles de son parcours se complexifient par une forme d'injonction numérique relevant de ses diverses responsabilités professionnelles pouvant être, *a minima*, d'ordre pédagogique, administratif et scientifique. L'énumération de ces responsabilités convoque d'emblée une approche plurielle des temporalités individuelles et sociales investissant un nouvel espace-temps possible à travers les objets numériques qui, par leur nature connexionnelle, mettent vite en relation vies professionnelle et privée. Dès lors, ces temporalités peuvent faire l'objet d'une continuité temporelle qui paraît jouer avec les notions d'engagement professionnel. Ce phénomène nous a conduits à interroger des usages et leurs répercussions sur les consciences subjectives des temporalités. Dans la réalité contemporaine des pratiques professionnelles de l'enseignant-chercheur, comment ces mutations modifient-elles ses perceptions du temps et des temporalités ? Et, inversement, comment ces dernières influencent-t-elle les usages des outils et dispositifs numériques ?

Une enquête sur des pratiques : le temps dans la profession d'enseignant-chercheur

L'enquête que nous présentons sera nécessairement incomplète puisqu'elle n'est pas accompagnée ici des propos recueillis lors de nos entretiens. On souhaiterait presque, avec ce type de prospection, donner plus de place aux matériaux bruts plutôt qu'à leur synthèse, car ce qui est dit nous plonge dans une construction déjà fortement symptomatique de ce que l'on peut restituer de notre rapport au temps via les usages du numériques. Nous voudrions ici ordonner quelques remarques que nous avons formulées pour tenter de rendre intelligible ce dont on discute souvent de manière informelle sans savoir si nos mots n'expriment que notre subjectivité ou s'ils permettent l'amorce d'une réflexion pour laquelle il est parfois difficile de prendre du temps en situation de travail.

Partant d'un point de vue réflexif où nous appliquons des méthodes issues des sciences sociales, notre étude en SIC repose globalement sur le positionnement épistémologique du constructivisme, selon « une conception générale de la réalité qui détermine quelles questions sont à étudier, comment les approcher, comment les analyser et quelles significations les conséquences de l'analyse peuvent avoir pour la connaissance scientifique et son application. » (Bonneville, Grosjean et Lagacé, 2007 : 20). Il s'agit d'une enquête qualitative à partir de laquelle nous avons procédé à une analyse de contenu. Elle est basée sur une grille d'entretien semi-directif proposé à un panel de seize chercheurs regroupés au sein de l'Institut des Technosciences de l'Information et de la Communication (ITIC) de l'université Paul-Valéry de Montpellier où sont rassemblées les Sciences du langage, les Sciences de l'information et de la communication et, hôtes du lieu, quelques collègues d'Égyptologie. L'ITIC présente la particularité, au sein de cette université, d'être novateur en matière d'offre numérique. Des enseignements à distance (EAD) ont été mis en place pour diverses formations ainsi que la pratique de cours « hybridés », notamment en Information et Communication, auxquels s'ajoute depuis la rentrée 2016, un master « Humanités numériques » en Sciences du langage. Ces précisions pour signaler que le numérique fait partie du paysage quotidien de l'institut et que, de plus, il représente pour ses chercheurs un objet d'étude majeur en lien avec leurs spécialités.

Au-delà de cette diversité, il nous a semblé pertinent de pouvoir comparer des pratiques professionnelles de disciplines voisines. Notre travail s'inscrit donc dans une recherche de type ethnographique pour laquelle nous nous trouvons dans la position complexe de « praticiens-chercheurs » (De Lavergne, 2007), participants, observateurs et utilisateurs. Dans la lignée des études sur les conditions d'exercice de la recherche attachées à restituer des situations concrètes de la vie de laboratoire (Latour et Woolgar, 1996 [1988]) nous avons accordé une attention particulière aux récits d'expériences qui nous donnent des indications sur les usages, en restant

attentifs aux éléments de théorisation de ces usages par les praticiens eux-mêmes. Le cadrage de cette étude part ainsi d'une description (en position compréhensive et en partie autobiographique) de situations de pratiques info-communicationnelles dans les activités professionnelles d'enseignants-chercheurs en SHS avec la perspective d'une compréhension des rapports au temps, au travail, au temps de travail, dans une construction toujours en cours (objectivée et subjectivée) selon plusieurs niveaux de dispositifs (Paquien-séguy, 2007). Nous avons ainsi privilégié certains axes de problématisation avec une série de questions portant : 1) sur la place et les proportions des usages numériques dans le métier ; 2) sur la perception des temporalités entre normes, formes et évolutions et 3) sur les conditions d'une maîtrise ou non, de l'utilité ou de l'excès, de l'adhésion ou de la défiance, des recours au numérique.

Un panel représentatif ?

Cette enquête a été menée auprès de différentes catégories de chercheurs ayant tous une charge d'enseignement, sauf un doctorant. Si globalement le statut professionnel concerné est celui des enseignants-chercheurs, il implique des situations différentes qui supposent, des rapports au temps professionnel et à la construction identitaire également différents. Ainsi nous rencontrons dans ce panel 2 PR, 4 MCF-HDR, 6 MCF et 4 doctorants, dont les âges varient de 31 à 63 ans. Parmi eux, 3 sont des *digital natives*, selon l'expression de Marc Prensky, c'est-à-dire nés à partir de 1985. Curieusement la conscience d'être ou pas un *digital native* n'est pas flagrante dans le discours de nos sujets interviewés et le contenu des propos recueillis semble remettre en question les critères de définition jusque-là établis, à savoir un fort taux de connexion, une grande assiduité aux dispositifs numériques, des usages tournés vers la communication et certains loisirs (Prensky, 2001). Les discours de nos interviewés (i- suivi d'un numéro dans la suite de ce texte) témoignent d'une grande dépendance aux dispositifs, avec un sentiment de les utiliser entre 75 et 100% du temps de l'activité professionnelle, y compris chez nos *digital immigrants* qui semblent avoir presque « oublié » le temps d'avant : « *J'ai l'impression d'avoir toujours été dedans* » (i-3) ou « [...] *y' a même aucune activité de loisir où je n'utilise pas le numérique* » (i-13) et encore « *Je n'arrive pas à m'imaginer sans* » (i-11). Cette perception d'un temps connecté quasiment en continu met en évidence une subjectivité affectée de nos interviewés ainsi que de nombreuses contradictions dans les discours : « *100% sauf encore quelques lectures* » (i-2) ; « *100% quand je lis j'ai l'impression de ne pas travailler* » (i-13) ; « *90%, j'ai l'impression que je fais tout sur machine, si je lis un article ça compte ?* » (i-11) ;

« *Je mobilise tout le temps [...] quand je veux étudier de façon plus approfondie, j'imprime* » (i-12), etc. Cette spontanéité massive à répondre avant de réfléchir traduirait-elle une sorte d'état d'urgence induit par ce que certains perçoivent comme une injonction numérique ? Que devient alors le temps de la réflexion et du répit si indispensable à la construction de la pensée ? Quelle réalité du savoir scientifique cette précipitation est-elle en train de forger ?

Pour une esquisse des indicateurs du temps et des temporalités

Aux acceptions des historiens qui prennent en charge les dimensions chronologiques, symboliques et mémorielles du temps et des temporalités sont venues s'ajouter celles de la sociologie. Pour Claude Dubar, cependant, les différents types de temporalités ne sont pas souvent spécifiés. Il relève ainsi, dans des articles pris au hasard de la revue *Temporalités*, que : « *plus d'une fois sur deux – parfois bien plus – le terme " temps" »* est utilisé par les auteurs, quelle que soit leur discipline, sans spécification, au singulier comme une notion objective. Rarement sont distingués par exemple le temps de la physique en tant que variable mathématique parfois considéré, à l'inverse du temps objectif comme un « mécanisme mystérieux » (Klein, 2004, cité par Dubar), le temps vécu comme durée et « construction orientée vers l'action » (Mead, 2012, citée par Dubar) et le temps social comme « repère collectif » (Elias, 1997, cité par Dubar), dans divers champs de la pratique sociale (temps de travail, domestique, de loisir, créatif...) (Dubar, 2015). Notre enquête montre que dans les discours de l'enseignant-chercheur, le temps apparaît comme une notion peu définie se rapprochant de la dimension aporétique que Dubar lui accorde (Dubar, 2008) et dans laquelle il existe une certaine confusion entre temps objectif et subjectif, vécu morcelé et totalisant des temporalités lorsqu'il arrive d'éprouver le temps d'adaptation au numérique comme le produit d'une expérience interne le conduisant à avoir « *l'impression d'avoir toujours été dedans* » (i-3) et irréprésentabilité. D'autant que les usages du numérique ont insidieusement entraîné la fusion de différentes tâches liées à la profession, notamment entre responsabilités pédagogique et administrative tout en faisant émerger une forme d'innovation organisationnelle au sein des universités donnant lieu à une sorte de *compression des temps* (Cossalter, 2005) qui prétend gommer les intermédiaires tout en dotant l'enseignant-chercheur d'une surcharge de travail (en même temps qu'elle lui permet d'exercer un certain contrôle) qui ne laisserait que peu de place à la recherche. En effet, selon une moyenne évaluée par notre enquête, ce temps accordé à la recherche serait d'environ 10% du temps d'activité professionnelle pour ceux qui cumulent le

plus de responsabilités : « *la recherche c'est après la cinquantième heure de la semaine !* » (i-14). Une situation en France qui, dans de nombreux secteurs d'activité, conduit à revendiquer le besoin d'un « droit à la déconnexion », notamment via le projet de loi El Khomri suscitant actuellement tant de polémiques. Par ailleurs, avec le développement des TICN, l'outil informatique s'est quasiment substitué à celui de l'écriture traditionnelle manuscrite et, de manière moins systématique, de la lecture sur papier dans toutes les strates organisationnelles de la profession d'enseignant-chercheur : élaboration de support de cours, plateformes pédagogiques, communication institutionnelle, activités de recherche, veille informationnelle, accessibilité à la documentation, outil de rédaction des travaux, dépôt des communications, articles et travaux en ligne, revues numériques, etc. Si ces observations ressortent globalement de ce que nous observons dans les pratiques et des discussions que nous pouvons mener avec des collègues du champ professionnel ou extérieurs, les unes et les autres demandent cependant à être mieux précisées.

Des attitudes de relations temporelles aux dispositifs

Si l'on tentait de réunir, à partir des réponses données, des profils récapitulant schématiquement les avis des plus favorables aux moins réceptifs envers les dispositifs numériques, on pourrait obtenir quatre profils principaux mais ce serait forcer le trait dans le sens d'idéaltypes qui ne correspondent pas aux attitudes plus complexes faites de réactions positives et moins positives chez les mêmes personnes à l'endroit du numérique. On peut, en revanche, percevoir des attitudes qui, il est bon de le préciser, sont rapportées ici à des propos sélectivement choisis dans les réponses pour alimenter une schématisation fictionnelle n'ayant d'autre but que de rendre plus explicite les arguments énoncés. Parmi ces attitudes nous retenons :

L'acceptation pragmatique (« les côtés pratiques du numérique »)

L'acceptation pragmatique suppose l'adaptation d'un usager actif, capable d'évaluer les avantages des outils numériques, de les considérer comme appropriés aux nouvelles tâches et supérieurs aux anciens outils. Celui qui souligne les qualités du numérique insiste sur l'accès rapide à l'information et aux travaux en ligne, sur la participation aux plateformes collectives, et sur une gestion responsable des dispositifs. Exemples : « *Ça facilite l'accessibilité aux corpus [...] ça permet de pouvoir déplacer une idée. [...] Je me sers de l'ordi que pendant le travail et ce temps est organisé* » (i-2) ; « *Parfois je réponds à un mail en plusieurs fois, une*

façon de ne pas me laisser piéger par l'urgence » (i-10) ; « surtout les mails [...] mais personne ne nous oblige à les ouvrir et à y répondre » (i-14)

L'acceptation d'usage (« le numérique puisqu'il est là »)

L'usage obligé résulte d'une acceptation plutôt passive obéissant aux temps du numérique, sans plaisir manifeste mais sans déplaisir excessif. Il est formulé à travers des propos où l'on note une certaine fatalité : « *J'ai pris le parti d'investir la plateforme Moodle* » (i-9) ; « *Ce n'est plus un choix [...] Ce serait difficile de faire sans numérique* » (i-7) ; « *c'est devenu l'outil – c'est incontournable* » (i-11). Un usage obligé qui tend vers plus en plus de dépendance.

L'assujettissement ou l'auto-assujettissement (« le numérique comme une injonction »)

La tendance amenant à une dépendance au rythme et aux obligations du numérique, dont on ne veut pas, mais qui nous pressent malgré tout, nous autorise à distinguer une autre attitude : celle de l'assujettissement. Exemples : « *[...] il a clairement imposé des rythmes !* » (i-3) ; « *Tout est accessible tout le temps, on travaille plus* » (i-2) ; « *on est toujours sollicité, même pendant les vacances* » (i-12). Une des manifestations de l'assujettissement se retrouve dans ce qu'on pourrait nommer les disjonctions communicationnelles. Sans nous référer ici à la notion de relation disjonctives empruntée à la sémiotique pour signaler une relation introduisant l'alternative « ou », il est un effet particulier induit par le numérique qui concerne la disjonction des échanges entre des personnes qui sont en relation de manière médiate par ordinateur ou smartphone et en présentiel. Il arrive fréquemment que les échanges suivis à distance et ceux en présentiel par ces mêmes personnes se poursuivent de manières parallèles sans se relayer, ni interférer, comme si chaque situation imposait son espace-temps ou son couloir de communication.

Il est à noter que les entretiens menés ne nous ont pas permis de relever d'enthousiasme massif ni d'opposition franche à l'égard des dispositifs numériques. Si l'outil numérique n'est pas perçu, loin s'en faut, comme une régression ou une dégradation des conditions de vie, dans le travail et les loisirs, en revanche, du côté des nouvelles contraintes associées au travail, l'avis est quasi unanime et pourrait être résumé dans cette phrase : « *Le pire, c'est l'invention des e-mails !* » (i-11). Ils imposent une submersion : « *Si on ne va pas sur le courriel durant deux jours, c'est une avalanche informationnelle qui nous saisit !* » (i-16), une forme d'injonction dépassant les terrains classiques de la profession, une sorte d'invasion temporelle (précisément !). Au point qu'un des interviewés en appelle à « *une charte des bons usages du mail* » (i-13)

et un autre à l'affichage de la mention « d'absence » en week-end (i-11). Verena Paravel isole ce point nodal de la recherche où se coagule le courriel : « il installe [...] techniquement la possibilité de passer d'un espace-temps discret à un espace-temps quasi continu en rupture avec les séquençages associés au papier » (Paravel, 2007 : 1099). Il provoque également cette attitude paradoxale entre la possibilité d'une gestion immédiate et d'une gestion différée du e-mail qui dépend du choix de l'utilisateur (Akrich, Méadel et Paravel, 2000). Des attitudes ayant des incidences sur la perception des temporalités et des discours qui montrent que l'organisation plus ou moins définie du temps de travail de l'enseignant chercheur a des répercussions sur ses usages des dispositifs.

Les temporalités de la recherche

Inscrire le temps dans un lieu est tout aussi problématique que de l'inscrire dans un objet pour observer les usages du numérique dès l'instant où l'on quitte le laboratoire de sciences « traditionnel » abritant des appareillages, y compris informatiques. S'il existe bien dans les laboratoires de SHS des outils affectés au travail expérimental, aux bases de données, aux calculs et aux enquêtes, en bref à la recherche, on ne peut en déduire une pratique exclusive ou délimitée par le temps de présence dans le lieu. Précisément, parce qu'il est labile et se prête facilement au transfert et au transport, le matériau numérique se duplique et se stocke dans des espaces que l'on peut désormais transporter avec soi. Cette proximité pose de nouvelles questions relatives à la sollicitation permanente par et pour le travail. Pour l'enseignant-chercheur il n'est plus nécessaire de se rendre dans un espace dédié pour travailler à sa recherche, dès l'instant qu'il ouvre son appareil numérique, le temps de la recherche peut commencer, chez lui, au laboratoire ou ailleurs. En SHS, on pourra relever que ces possibilités existaient avant le numérique, avec cette différence que l'informatique ajoute au lieu physique l'environnement de travail, qualifié en tant qu'« ENT » (environnement numérique de travail) et déploie de ce fait une forme de laboratoire de poche où le chercheur peut entrer sans limitation de date, de délai ou de durée. Si bien que celui-ci transfère un sentiment déjà fort prégnant d'être habité en continu par sa recherche vers un nouveau lieu, certes virtuel mais néanmoins bien réel et amplifiant le sentiment d'un espace-temps institutionnel déjà peu défini à la base et qui abolit d'autant plus la frontière entre vie professionnelle et vie privée.

L'ouvrage consacré aux *Lieux de savoir*, dirigé par Christian Jacob (Jacob, 2007), revient sur cet « espace-temps » mêlant « épaisseur et fluidité » comme le souligne Pierre Lardet (Lardet,

2007). « Ainsi dans la refonte des lieux de savoir, les cadres du laboratoire se distendent, et les distances entre les acteurs se réaménagent » (Paravel, 2007 : 1105). Dans *La vie de laboratoire* (Latour et Woolgar, 1996), d'emblée le système de minutage balisant l'observation de la scène est planté. Sont égrenés à la manière d'un script ou d'une pièce de théâtre les actions, gestes et propos marquants de cet instantané de la recherche en action : « 9.05 ; 9.05.3 ; 9.05.4 ; 9.06.15, etc. » (Latour et Woolgar, 1996 : 7). Minutage, actions des acteurs en partie programmées par des objectifs, des plannings et des échéances : temps compté de l'expérience qui ne peut que se conformer à une méthodologie stricte, encadrée par des consignes et des procédures calculées. Mais aussi actions imprévues, spontanées, liées au temps vécu hors procédures, temps personnel de chaque participant : croquer une pomme, éclater de rire, avis, dialogues à la marge, etc. Mais ce sont là des scènes qui valent pour une forme de recherche en open space. En SHS l'espace du chercheur est en délocalisation permanente quand le temps se réduit tendanciellement. La répartition du temps professionnel semble en effet de plus en plus réduire la part qui devrait normalement être réservé à la recherche. C'était une dimension présente sans le numérique mais ce dernier semble avoir aggravé le déficit. Beaucoup de propos le souligne : « *J'arrive pas à réserver un temps [...] ne serait-ce qu'un jour par semaine pour la recherche* » (i-7) ; « *la recherche, c'est après la 50^{ème} heure travaillée !* » (i-14) ; « *Je m'organise : je travaille la nuit* » (i-5).

Questionnement(s) à suivre

Les usages que nous faisons de nos objets connectés, en fonction de nos différentes responsabilités permettent-ils de trouver de nouvelles passerelles entre les différentes échelles du temps ? Quels moments nous permettraient de définir une graduation : le moment en ligne, le moment de la recherche, le moment de la préparation pédagogique, le moment du cours en présentiel, le moment du cours en EAD, le moment du cours hybridé, etc. ? Comment le temps des responsabilités institutionnelles, souvent de l'ordre de l'urgence s'articule-t-il au temps de l'élaboration de la pensée du chercheur ? Quelles nouvelles formes de temporalités, juxtaposées, superposées, émergent de ces pratiques ? La navigation possible sur l'outil numérique permet des parcours entre différentes strates de temporalités. Nous pouvons ainsi relever une pratique qui consiste à passer d'un dossier à un autre avec la facilité d'un clic. Ce rebondissement d'un texte à l'autre, d'une idée à l'autre est-il spécifique au numérique ? On peut remarquer que du point de vue gestionnaire, le travail de recherche est maintenant organisé

autour d'une planification de plus en plus marquée par les calendriers, les rétro-plannings, le phasage, la durée, les échéances qui ne cessent de mettre l'enseignant-chercheur sous l'injonction du « timing ». On raccourcit le temps de recherche et le volume des textes, on raccourcit le temps exploratoire pour activer plus vite celui des résultats ; on privilégie l'attitude (et l'acquisition) pragmatique au détriment des détours et du butinage. Si ces aspects sont sensibles et empiriquement ressentis, on rencontre encore quelque difficulté à en préciser les contours voire à les formuler de manière objectivée. La possibilité d'accéder à un espace-temps mobile, amovible, selon différentes dimensions engendre-t-elle une intensification de la « schizo-chronie » selon l'expression de Gaston Pineau (Pineau, 2000) ? Sommes-nous coupés un peu plus de nos rythmes biologiques, physiques ou sociaux par notre course contre la montre ? Comment envisager la durabilité d'un enseignant-chercheur éloigné malgré lui de sa recherche ? On peut excuser la nécessité de se former, les contraintes de logiciel, de format, le travail de secrétariat, jusqu'à la posture pénible au bureau qu'on oublie même de mentionner mais il y a une obligation qui est rejetée par tous, c'est celle de l'intrication entre les obligations professionnelles et le temps de vie privée ou de l'intrusion subreptice de l'injonction administrative (ou vécue comme telle) dans l'espace de vie choisi. Ce n'est pas, à proprement parler, l'espace privé ni l'espace de loisirs. C'est plutôt celui de l'espace personnel : celui qui correspond à sa vie privée mais aussi à son choix de vie ; celui de se consacrer à ses intérêts personnels y compris ceux de la recherche.

A partir des quelques repères posés par cette enquête, on observe que même sous l'angle des temporalités, la nécessité d'une politique du numérique reste entière. Comment l'anticiper entre logistique, recherche et usages ?

Bibliographie

Akrich M., Méadel C. & Paravel V. (2000). Le temps du mail : écrit instantané ou oral médiat. *Sociologie et sociétés*, vol. 32, n°2, p. 154-171 [consulté le 15 janvier 2016]. URL : <http://2doc.net/u597a>

Aubert N. (2006). L'urgence, symptôme de l'hypermodernité : de la quête de sens à la recherche de sensations. *Communication et organisation* [en ligne], 29 [consulté le 10 janvier 2016]. URL : <http://2doc.net/k9go4>

Bonneville L., Grosjean S. & Lagacé M. (2007). *Introduction aux méthodes de recherche en communication*. Montréal, G. Morin Éditeur.

Bouffartigue P. & Lanciano-Morandat C. (2013). Les temporalités de la recherche, introduction. *Temporalités* [en ligne], 18 [consulté le 08 janvier 2016]. URL : <http://2doc.net/acnru>

Bourdeleioie H. (2013). Ce que le numérique fait aux sciences humaines et sociales. *tic&société* [en ligne], Vol. 7, n° 2 [consulté le 28 décembre 2015]. URL : <http://2doc.net/pkfx4>

Cossalter C. (2005). La compression des temps. Quand les services financiers s'équipent en plateaux téléphoniques [en ligne]. In Linhart D. *et al.*, *Le travail nous est compté*. La Découverte « Recherche », 2005 p. 141-160 [consulté le 03 février 2016]. URL : <http://2doc.net/8175a>

De Lavergne C. (2007). La posture du praticien-chercheur : un analyseur de l'évolution de la recherche qualitative. *Recherches qualitatives* [en ligne], Hors-Série n° 3. Actes du colloque Bilan et perspectives de la recherche qualitative [consulté le 09 novembre 2015]. URL : <http://2doc.net/mp4hr>

Domenget J.-C., Larroche V. & Peyrelong M.-F. (2015). Reconnaissance et temporalité : pour un ancrage de ces concepts en SIC. In Domenget J.-C., Larroche V. & Peyrelong M.-F., (dir.) *Reconnaissance et temporalités, une approche info-communicationnelle*. Paris, L'Harmattan, 2015.

Dubar C. (2008). Temporalité, temporalités : philosophie et sciences sociales. *Temporalités* [en ligne], 8 [consulté le 19 octobre 2015]. URL : <http://2doc.net/1nopj>

Dubar C. (2014) Du temps aux temporalités : pour une conceptualisation multidisciplinaire », *Temporalités* [en ligne], 20 | 2014, mis en ligne le 24 février 2015 [consulté le 28 mars 2016]. URL : <http://2doc.net/3m0zn>

Jacob C. (dir.) (2007). *Lieux de savoir 1. Espaces et communauté*. Paris, Albin Michel.

Lardet P. (2007). Les savoirs et leur espace-temps : épaisseur et fluidité. In Jacob C. (dir.) *Lieux de savoir 1. Espaces et communauté*. Paris, Albin Michel, p. 1011-1018.

Lasserre B., Chantepie P., Japiot O. (2000). *L'État et les technologies de l'information : vers une administration à accès pluriel*. La Documentation française, Rapport public [consulté le 12 décembre 2015]. URL : <http://2doc.net/816wy>

Latour B. et Woolgar S. (1996) [1978]. *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*. Paris, La Découverte.

Paquiénéguy F. (2007). Comment réfléchir à la formation des usages liés aux technologies de l'information et de la communication numériques ? *Les Enjeux de l'information et de la communication* [en ligne], 1 (Volume 2007) [consulté le 04 janvier 2016]. URL : <http://2doc.net/s4cbp>

Paravel V. (2007). De la plume d'oie à la souris : la recherche en réseaux. In Jacob C. (dir.) *Lieux de savoir 1. Espaces et communautés*. Paris, Albin Michel, p. 1095-1117.

Pineau G. (2000). *Temporalités en formation : vers de nouveaux synchroniseurs*. Paris, Anthopos.

Prensky M. (2001). Digital natives, digital immigrants [en ligne]. In *On the horizon*. MCB University Press, Vol. 9 n°5. October 2001 [consulté le 20 mars 2016]. URL: <http://2doc.net/4ykrc>